

Les ceps jettent leur vrille aux rameaux des grands arbres;
 Les abruptes rochers se veinent en beaux marbres;
 Et les sources d'eau pure, en liquide cristal,
 Répandent la fraîcheur en mon gracieux val;
 Puis, méandres charmants, les festons de l'Isère
 Caressent de ses bords la vieille et noble terre.

Mais comment dire, moi,
 En ma rime impuissante,
 La beauté ravissante
 De mon Dauphiné-Roi... ?

Si j'avais grands pinceaux, — éclatante palette,
 Au gracieux crayon d'un artiste-poète,
 De mon pays aimé, je peindrais les splendeurs;
 J'épancherais sur la toile, — en ses douces grandeurs, —
 L'image de ces dons, que Dieu, — dans ses largesses, —
 Lui versa comme un flot de divines caresses.

Mais je suis vieille, moi,
 Et ma main défaillante,
 Point n'incline à sa loi
 La palette brillante...

II.

Dis, ô mon beau pays ! mon noble Dauphiné !
 Dis, qui te chantera... ? Je l'eusse ambitionné ;
 Mais je n'ai pas le luth qu'anime le poète ;
 Ni le savant pinceau, — ni la riche palette...
 Et je dois renoncer, — quelque soit mon désir, —
 A dire comme, en toi, Dieu prit son bon plaisir...

Et pourtant, dans la Gaule antique,
 Quelle province magnifique
 L'est plus que toi, mon Dauphiné ?
 A laquelle fut-il donné
 Plus beaux cieux et plus riche terre,
 De fruits divers féconde mère,